

Promised Land
Propagande écolo
Terre promise, États-Unis, 2012, 1 h 46

Mathieu Séguin-Tétreault

Numéro 283, mars-avril 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68719ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Séguin-Tétreault, M. (2013). Compte rendu de [Promised Land : propagande écolo / *Terre promise*, États-Unis, 2012, 1 h 46]. *Séquences*, (283), 54–54.

Promised Land

Propagande écolo

Pour sa troisième collaboration avec Matt Damon au scénario (après *Good Will Hunting* et *Gerry*), Gus Van Sant, toujours dans la revitalisation d'un cinéma de plus en plus mainstream et familial, s'attaque à l'exploitation des gaz de schiste dans *Promised Land*. Un sujet urgent et majeur au cœur d'un film propre et mineur, surplombé par un discours idéologico-écologique.

Mathieu Séguin-Tétréault

Un représentant d'une compagnie d'extraction de gaz naturel et sa collègue tentent de convaincre les cultivateurs d'une petite communauté américaine frappée par la crise économique de signer des droits de forage sur leur terre. Adoptant un modèle de fable humaniste à la Capra et un dilemme cornélien qui expose un microcosme qui se dévitalise, ce conte environnementaliste juxté à une romance accessoire déploie les intentions sociales de Damon (véritable activiste post-Al Gore), à grands coups de débats moraux, de valeurs familiales et de morale bien-pensante. Et parce que notre héros a lui aussi grandi au cœur d'une communauté rurale semblable à celle qu'il tente de convaincre, sa démarche mène finalement à une prise de conscience révélée dans un speech final larmoyant dans le gymnase de l'école, avec le drapeau américain en *background* arrière-plan.

Tout le film, d'une manière un peu trop insistante, vise à sensibiliser le public au discours idéologique qu'il sous-tend (la croissance économique foudroie l'écologie et les petites communautés, le capitalisme abat la solidarité, etc.), tout en évoquant dès lors la problématique du *Descendants* de Payne : l'exploitation d'un territoire possiblement mercantile ou le respect de la terre ancestrale et du patrimoine. D'un symbolisme un peu primaire, l'eau, ressource vitale précieuse mais tarissable, devient un motif récurrent dans l'univers visuel (mares, tuyaux d'arrosage, eau en bouteille, pluie). Et la mort, grande thématique *van santienne* – du meurtre (*Mala Noche*, *To Die For*, *Psycho*, *Elephant*, *Milk*) au suicide (*Last Days*), en passant par l'accident saugrenu (*Paranoid Park*), l'évaporation (*Gerry*) et la maladie incurable (*Restless*) –, parvient ici à s'immiscer en sous-texte, dans l'effacement éventuel de petites communautés et de leur héritage, dont le sort est décidé dans les mégapoles.

Mais là où le film gagne en intérêt, c'est dans son refus constant de diaboliser ses personnages (à l'inverse de *Cosmopolis* de Cronenberg qui donnait un visage humain terrifiant au capitalisme), dans l'humour de ses dialogues incisifs (spécialement ceux de McDormand, dans un rôle sur mesure) et dans l'ironie de certaines situations (le village devient rapidement le théâtre d'un concours de popularité évoquant une campagne électorale), procédés scénaristiques qui dédramatisent par moment le sérieux de l'entreprise. Si *Elephant* réfutait toute explication quant au crime commis par les adolescents (rejetant tour à tour la thèse du manque parental, de la violence dans les jeux vidéo, etc.), *Promised Land* expose des (anti) héros qui font avant tout leur job, piégés entre les intérêts des multinationales et un système économique de plus en plus fragile.

Malgré ses airs de pur produit formaté à la Hollywood, cette fable écologique tournée entièrement dans un village de Pennsylvanie (dont les membres occupent de petits rôles devant et derrière la caméra) témoigne aussi d'un désir de collaboration et d'une éthique dans ses choix de pré-production. Et la caméra 35 mm en pleine plongée de Van Sant (qu'on avait connu formellement plus audacieux), de même que la direction photo à la lumière tamisée et aux couleurs adoucies qui recrée une certaine image *vintage* de l'Amérique, exploitent toute la grâce de ces paysages aux étendues infinies et aux routes ondoyantes, de ces décors naturels et idylliques dans lesquels détonne le débarquement des négociateurs urbains.



Un (anti) héros qui fait avant tout sa job

Charge anticapitaliste pop assumée comme telle, portrait rural d'une communauté tournée dans un esprit de solidarité, le dernier Van Sant, plus imprévisible que jamais, n'a qu'un seul but : nous alarmer obstinément à propos des gaz de schiste. Et qu'il s'agisse ou non du pire film du cinéaste d'*Elephant* (œuvre incontournable du début du 21^e siècle) demeure secondaire tant *Promised Land*, film à thèse grand public, aura su s'attaquer, dans un enrobage peut-être un peu trop populaire et didactique, à une question vitale et pressante, engagement qu'il faut avant tout saluer.

■ TERRE PROMISE | Origine : États-Unis – Année : 2012 – Durée : 1 h 46 – Réal. : Gus Van Sant – Scén. : John Krasinski et Matt Damon – Images : Linus Sandgren – Mont. : Billy Rich – Mus. : Danny Elfman – Son : Felix Andrew, A. Josh Reinhardt – Dir. art. : Gregory A. Weimerskirch – Cost. : Juliet Polcsa – Int. : Matt Damon (Steve Butler), Frances McDormand (Sue Thomason), John Krasinski (Dustin), Rosemarie DeWitt (Alice), Hal Holbrook (Frank Yates) – Prod. : Chris Moore, Jonathan King, Mike Sablone, Drew Vinton – Dist./Contact : Alliance.